Etude du profil linguistique complexe de l'enfant dans les œuvres de Fouad Laroui

Sirine HOUIJ

STIH, Sorbonne Université

Résumé : Le présent article traite du profil linguistique de l'enfant tel qu'il est peint dans un certain nombre d'œuvres écrites par l'auteur marocain contemporain Fouad Laroui. Étant lui-même exposé dans un premier temps à deux cultures différentes (française et marocaine) et ensuite à plusieurs cultures du fait de ses nombreuses expériences d'expatriation, l'auteur témoigne des difficultés rencontrées étant jeune, alors qu'il est issu d'une famille dont les enfants, par le biais des lectures et de l'éducation, sont devenus bilingues. Difficultés qui concernent à la fois le rapport que l'enfant a à sa propre famille et à ce qui devrait être sa langue maternelle, le rapport qu'il entretient avec ses compatriotes, et enfin le rapport qu'il a à la langue française et à ses variétés, et aux natifs de cette langue.

Mots-clés : plurilinguisme, littérature francophone, Fouad Laroui, enfance plurilingue, littérature marocaine d'expression française, polyglossie

Abstract: This article deals with the linguistic profile of the child as portrayed in a number of works by contemporary Moroccan author Fouad Laroui. Having himself been exposed firstly to two different cultures (French and Moroccan), secondly to several cultures as a result of his many experiences as an expatriate, the author describes the difficulties he encountered as a youngster, coming from a family in which children, through reading and education, became bilingual. These difficulties concern the child's relationship with his own family and with what should be his mother tongue, his relationship with his compatriots, and finally his relationship with the French language and its varieties, and with native French speakers.

Keywords: multilingualism, French-language literature, Fouad Laroui, multilingual childhood, French-language Moroccan literature, polyglossia

Les œuvres de Fouad Laroui peuvent être lues à la lumière des événements qui ont marqué la vie de l'auteur. Ce sont des récits autobiographiques qui non seulement nous livrent le témoignage de l'auteur-narrateur qui raconte certains épisodes, en n'obéissant pas toujours à une chronologie apparente, mais qui, surtout, contiennent des commentaires métalinguistiques, explicitant les usages des différentes langues qui sont impliquées dans son histoire, ainsi que celui que fait l'auteur de la langue d'écriture, à savoir le français dans notre cas d'étude. Nous nous focaliserons sur une période précise de la vie de l'auteur : son enfance. Celle-ci occupe une place importante dans

son œuvre, à des degrés divers. Qu'elle soit évoquée par bribes, fonctionnant ainsi comme un leitmotiv, ou qu'elle constitue la thématique principale d'une œuvre, l'enfance de l'auteur est révélatrice d'un conflit linguistique que celui-ci a vécu et qu'il cherche à décrire dans son œuvre. Ainsi notre objectif sera-t-il d'interroger ce conflit et d'en exposer les pourtours. Le titre que nous avons choisi pour cet article, à savoir « Étude du profil linguistique complexe de l'enfant dans les œuvres de Fouad Laroui », sera interrogé et justifié dans les propos qui suivent. Nous présenterons dans un premier temps l'auteur qui fait l'objet de cette étude ainsi que l'œuvre principale qui a servi de point de départ à notre analyse. Ensuite, nous essaierons de proposer une définition du plurilinguisme à la lumière des œuvres de Fouad Laroui, et plus précisément à la lumière du profil linguistique de l'un de ses personnages principaux. Nous tenterons par la suite d'exposer les différentes raisons qui, à notre avis, font que le profil linguistique de l'enfant dans l'œuvre de Laroui est complexe à la fois dans son rapport aux différentes langues auxquelles il est exposé et dans son rapport au monde.

1 Fouad Laroui : auteur marocain de la troisième génération

1.1 Présentation de l'auteur

Fouad Laroui est un écrivain marocain contemporain d'expression française et néerlandaise. Il se situe, selon Jacques Noiray[1], dans la troisième génération des auteurs maghrébins d'expression française, définie comme « une troisième génération principalement de romanciers, peut-être à l'écriture plus traditionnelle mais s'engageant davantage dans la réalité présente, sociale et politique[2] ».

1.2 Présentation du roman *Une année chez les Français*

Nous avons initialement analysé plusieurs œuvres de Laroui. Toutefois, en raison du choix de nous restreindre à une seule période, les références citées se rapportent toutes au roman *Une année chez les Français* paru en 2010. Il s'agit d'un roman imaginé par Laroui, puisque celui-ci nous prévient dès l'épigraphe qu'il s'agit d'« un ouvrage de fiction ». Étant lui-même d'origine marocaine, l'auteur choisit de situer l'action dans la ville de Casablanca, au Maroc, et plus précisément, au lycée Lyautey. Un seul indice, dévoilé par l'un des protagonistes, celui d'un exploit historique, la marche de l'homme sur la Lune, nous permet d'identifier le cadre temporel. Il s'agit de l'année 1969, une année qui sera décisive pour le petit Mehdi, alors âgé de dix ans.

2 Mise en scène du plurilinguisme de l'enfant dans les romans de Laroui

2.1 Brève définition du plurilinguisme

Avant de définir ce que nous entendons par la notion de plurilinguisme ici, il nous semble judicieux de présenter brièvement la situation linguistique au Maroc au mo-

[1] Voir : Noiray, Jacques, *Littératures francophones*, t. I : « Le Maghreb », Belin Sup Lettres, Paris, 1996, p. 14-17.

[2] Laroui, Fouad, *Le drame linguistique marocain*, Zellige, Léchelle, 2011, p. 178.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

ment où l'action du roman prend place, et qui d'ailleurs est toujours d'actualité, du moins pour ce qui est de la présence du français et de la diglossie arabe standard/arabe marocain. Dans son essai *Le drame linguistique marocain* (2011), entrepris un an après la publication du roman *Une année chez les Français,* Laroui estime qu'on peut retenir trois caractéristiques principales :

- La diversité des langues ou dialectes de chaque locuteur. L'auteur parle de situations de bilinguisme voire de trilinguisme qui ne sont pas sans poser des problèmes liés à l'enseignement ou à l'acquisition du savoir. Nous précisons à ce propos que deux sous-familles de langues coexistent au Maroc, à savoir les langues berbères et l'arabe dans ses deux variétés. Nous rajouterons également la diffusion du français par le biais de l'enseignement dispensé dans les établissements de la Mission.

- La situation de diglossie qui a, selon lui, des conséquences graves. Elle pose en effet un dilemme pour les auteurs : « En quelle langue écrire ? Dilemme dont certains se sortent en choisissant un pis-aller : s'exprimer dans une langue "étrangère" comme le français, l'espagnol, voire l'anglais…[3] ».

- Enfin, la langue officielle, qui est l'arabe standard, souffre selon l'auteur « de conséquences de la sclérose culturelle qui a affecté le monde arabe du XII^e^ au XIX^e^ siècle ». Il cite à cet effet « l'absence de nomenclature et de classification dans la plupart des disciplines scientifiques[4] ».

La lecture de cet essai fait ressurgir l'idée de l'obsession de l'auteur pour le problème linguistique que vit le Maroc et qu'il qualifie de « drame ». En effet, la question du bilinguisme, et dans une moindre mesure de la diglossie au Maroc, est omniprésente dans l'œuvre de Laroui. Elle constitue dans certains romans un sujet de débat entre les personnages. Dans d'autres, certaines situations semblent représenter l'occasion parfaite pour y glisser quelques commentaires métalinguistiques, voire parfois d'ordre sociolinguistique, toujours dans l'idée d'une analyse de la situation linguistique complexe du Maroc. Dans son entretien avec Fouad Laroui, Yvette Benayoun-Szmidt interroge l'auteur sur sa langue maternelle. Celui-ci essaie alors de brosser son portrait linguistique, en précisant la manière dont il a acquis les langues qu'il maîtrise et la place occupée par les langues en question dans le cercle familial :

> […] Ainsi, je suis né dans une famille dans laquelle on parlait *darija* à la maison (avec une grand-mère qui parlait *tachelhit* à l'occasion), mais je suis allé, dès l'âge de quatre ans, à l'école française et nous ne parlions qu'en français, mes sœurs, mon frère et moi. Et je lisais exclusivement des livres écrits en français, tous ceux de la comtesse de Ségur par exemple. Quelle est alors ma « langue maternelle » ? J'ai essayé de traiter de cette question dans mon essai *Le Drame linguistique marocain*. Si l'on n'est pas

[3] *Ibid.*, p. 137.
[4] *Idem.*

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

> aveuglé par des postures idéologiques, il faut bien admettre que la réponse n'est pas évidente[5].

Il serait judicieux de rappeler à ce titre la tentative de Laroui de répondre à cette question dans son roman *Méfiez-vous des parachutistes*, paru en 1999. L'auteur s'adresse dans un sous-chapitre qu'il intitule « L'individu et le langage » au parachutiste qui a atterri chez lui :

> Aurais-tu compris, Bouazza[6] ; que je n'ai pas de langue maternelle, que c'est une blessure béante et que c'est peut-être cela qui m'empêche de me fondre dans la chaude unanimité bouazzique, dans le rassemblement des corps d'où rien n'émerge ? Ça m'a coûté, mais j'arrive désormais à le formuler, ce malaise. […] Je n'ai que des secondes langues[7].

Il semblerait que l'auteur ait inscrit ses œuvres à la fois dans la lignée de la troisième génération des auteurs marocains d'expression française qui mettent en avant leur « individualité », pour reprendre les termes de Laroui ; mais aussi, et plus important encore, dans une veine inouïe – si l'on peut dire, étant donné la première tentative de Khatibi de parler du problème linguistique au Maroc – d'auteurs soucieux de mettre en avant la diversité du profil linguistique au Maroc, qui n'est pas sans leur poser problème, à commencer par le choix de la langue dans laquelle ils composent leurs écrits. Nous pourrions donc nous demander comment cette volonté de traiter de la question linguistique se manifeste dans les œuvres de Laroui. Nous partons d'un exemple évoqué par l'auteur lui-même et qui est celui du traitement des dialogues : « Si on s'astreint à écrire en arabe classique, comment traiter les dialogues ? Comment arriver à une littérature crédible, expressive, vivante en un mot, si les personnages parlent autrement que dans la réalité ? Le dialectal est la langue de l'affect : que serait un dialogue sans affect ?[8] ».

L'auteur ajoute en note de bas de page : « On pourrait croire que le même problème se pose quand des écrivains arabes écrivent en français, anglais ou espagnol, mais ce n'est pas le cas : l'absence de diglossie fait qu'il n'y a pas de rupture entre le texte et les dialogues. C'est de cela dont il s'agit ici[9] ». Il continue plus loin : « [Le roman marocain] naît dans une langue qui s'est développée historiquement ailleurs et correspond donc à une culture *autre*[10] » et il note :

> Il s'agit ici d'une question très profonde, qui ne se réduit pas aux imperfections d'une langue à rendre compte de ce qui se passe ailleurs. Si on

[5] Benayoun-Szmidt, Yvette (2018), « Entretien. "À la rencontre de Fouad Laroui" », *in* Redouane, Najib ; Bénayoun-Szmidt, Yvette ; Rey Mimoso-Ruiz, Bernadette (dir.), *Fouad Laroui*, L'Harmattan, Paris, p. 356-357.

[6] Il s'agit du prénom du parachutiste qui a atterri chez l'ingénieur Machin, l'alter-ego adulte de l'auteur, lequel, après des années d'étude à Paris, est revenu travailler au Maroc.

[7] Laroui, Fouad, *Méfiez-vous des parachutistes*, Julliard, Paris, 1999, p. 90.

[8] Laroui, Fouad, *Le drame linguistique marocain*, *op. cit.*, p. 113.

[9] *Idem.*

[10] *Ibid.*, p. 172.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

> admet que dans un texte, « la langue parle » au moins autant que l'auteur lui-même, on conçoit la part d'inauthenticité qu'il y a dans un texte écrit en français mais portant sur le Maroc[11].

L'auteur soulève une question qui pourrait parfaitement se poser dans le cadre de l'analyse des romans qu'il a écrits en français. Ainsi, les dialogues, dont les interlocuteurs sont des analphabètes marocains comme on peut le comprendre à travers les portraits qu'en fait l'auteur, nous poussent à nous interroger sur le caractère affectif dont parle l'écrivain plus haut. En effet, une lecture en termes de mise en scène de la parole des personnages et de l'aveu d'inauthenticité peut s'appliquer dans le cadre de certains dialogues qui ornementent les romans et les nouvelles de Laroui. Toutefois, il semblerait que l'auteur ait trouvé un remède à la limite que pose l'usage d'une langue pour décrire des réalités propres à un pays pour lequel cette langue est un fait étranger. En effet, celui-ci ne se prive pas d'insérer dans ses textes des mots qui trouvent leur origine dans le dialecte marocain, dans l'arabe classique ou littéraire, sans oublier, et ceci est vrai pour les paroles qui sont rapportées en dialecte marocain, les xénismes issus de l'espagnol ou encore du français et qui se sont complètement intégrés dans le dialecte marocain.

2.2 Profil linguistique de l'enfant dans l'œuvre de Laroui

Nous considérons la figure de l'enfant dans l'œuvre de Laroui comme étant d'une grande importance dans l'explicitation du rapport de l'auteur à la langue française, voire aux autres langues qui constituent le panel de langues qu'il maîtrise ou avec lesquelles il est en contact. Il faut à notre avis dépasser l'approche post-colonialiste qui expliquerait la maîtrise voire l'adoption de la langue française par l'auteur par la présence du français comme étant la langue du colon. S'il est vrai que les éléments biographiques recueillis et qui sont à même de nous expliquer certains points relatifs à la vie des protagonistes des œuvres de Laroui, comme le fait que l'auteur ait intégré le lycée Lyautey de Casablanca, pourraient suggérer que cette adoption de la langue a été comme imposée à l'auteur, il ne faut pas oublier que l'écriture ne l'est pas pour autant. En effet, dans son manifeste « Je hais toutes les langues[12] », l'auteur prend soin d'expliciter le processus qui sous-tend le choix de la langue d'écriture, un choix qu'il a dû faire à plusieurs reprises dans son parcours auctorial. C'est donc par souci de clarté, de transparence ou encore d'économie linguistique, que le choix a porté, à une certaine période de la vie de l'auteur, sur la langue française.

La notion de plurilinguisme appliquée au personnage de Mehdi dans *Une année chez les Français* doit être précisée. En effet, l'accès à d'autres langues se fait à travers le français. Mehdi appréhende l'Autre qui est Allemand ou Espagnol à travers les mots qui dans la langue française désignent les nationalités en question. C'est d'autant plus intéressant que le protagoniste, contrairement aux autres personnages du roman qui sont plus ancrés dans la culture marocaine, semble démuni de vocabulaire qui lui permet de dresser le profil de l'Autre qui est différent de lui à tous points de

[11] *Idem.*

[12] Laroui, Fouad (2000), « Je hais toutes les langues », *Revue des deux mondes « France-Maghreb, parole des deux rives »*, La Table Ronde, Paris, p. 49-55.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

vue. Le seul dénominateur commun semble être la présence de tous ces personnages dans la même classe du lycée Lyautey, qui sous-tend leur lien avec la langue française également ; langue d'enseignement qu'ils partagent tous, et langue de culture dans une moindre mesure. Le jeune Mehdi semble conscient de son bilinguisme et du fait que le français est dominant par rapport à l'arabe. Cela se traduit par le parallèle qu'il opère entre les mots français qu'il connaît et qui servent à désigner des arbres et le seul mot qu'il connait en arabe, qui est d'ailleurs un nom générique : « Il connaissait beaucoup de noms d'arbres : chêne, marronnier, peuplier, platane…, tous glanés dans ses lectures. En arabe, il ne connaissait qu'un seul mot : *chajra*. Cela voulait dire "tous les arbres". Aucun en particulier. Tous[13] ». Cette citation mérite une attention particulière et ce en raison de la double lecture du terme générique que fait Mehdi, mais aussi en raison de l'interrogation qu'elle suscite en nous lecteurs et lectrices qui lisons le roman à la lumière de l'essai de Laroui. Le premier terme qui attire notre attention est celui de *connaître*. Mehdi admet connaître un seul mot qui en arabe servirait à désigner un arbre. Il n'avoue donc pas naïvement que celui-ci est le seul terme qui existe dans la langue pour désigner un arbre. En outre, il semblerait qu'il soit conscient que *chajra* est un terme générique qui sert à désigner une catégorie, et donc « tous les arbres », et « aucun en particulier », pour reprendre ses termes. Toutefois, on pourrait postuler aussi que Mehdi avance cette analyse là encore à travers le prisme de la langue française, puisqu'il aurait pu utiliser également la forme du pluriel *ašǧār* ou *šaǧar* ou encore la forme du mot déterminé par l'article *al-šaǧara*, mais il semble ignorer ces subtilités de la langue arabe dans ses deux variétés. Il regrette tout de même de ne pas pouvoir distinguer à travers le langage les différentes classes d'arbres, comme il est capable de le faire en français. Cette réflexion émane probablement du fait qu'on est obligé en arabe standard dans certains cas de passer par l'état construit pour désigner un arbre en particulier. Nous précisons que cette remarque est valable beaucoup plus pour l'arabe standard que pour l'arabe marocain étant donné que les locuteurs des différents dialectes arabes ont investi d'autres schèmes nominaux pour dériver les noms d'arbres. Le deuxième terme sur lequel nous souhaiterions nous arrêter est celui d'*arabe*. Il est assez surprenant de voir son usage dans ce contexte de la part de Laroui, qui insiste longuement dans son essai sur l'absence de distinction dans les propos des auteurs marocains d'expression française entre l'arabe littéraire et l'arabe marocain en reprenant à plusieurs reprises la question suivante : « Mais de quel arabe s'agit-il ? ». On pourrait reprendre la même question ici à notre compte puisque l'auteur ne prend pas la peine de préciser, même si les arabisants peuvent noter ici la chute de la deuxième voyelle brève /a/ dans le mot *šaǧara*, issu de l'arabe littéraire, ce qui est à même de prouver qu'il s'agit de la forme du mot tel qu'il est prononcé par les locuteurs marocains.

Cette citation nous permet ainsi de résumer le profil linguistique du jeune protagoniste. La langue maternelle de Mehdi serait donc l'arabe, mais un arabe qui confond deux variétés voire deux langues qui sont assez distinctes : l'arabe standard et l'arabe marocain. Il apprend par la suite le français qui devient, somme toute, la langue dominante, principalement en raison du fait qu'elle constitue pour lui une langue de lecture et de culture, langue à travers laquelle il appréhende le monde qui l'entoure.

[13] Laroui, Fouad, *Une année chez les Français*, Julliard, Paris, 2010, p. 34.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

C'est également à travers le français qu'il commence à intégrer des mots issus d'autres langues.

3 En quoi est-ce un profil complexe ?

3.1 Rapport complexe aux langues

Dans son article « Le jour où le nain cessa de parler », Laroui évoque l'image du nain qui prend la décision de faire vœu de silence, image qui peut être rapprochée de celle du personnage de Mehdi qui trouve refuge dans le mutisme. Une telle décision est par ailleurs révélatrice d'un mal-être sociolinguistique dans lequel vit la société marocaine, dont la famille de l'auteur est représentative. En effet, jusque-là, l'auteur a réussi à communiquer avec le nain qui était planté dans son jardin même si celui-ci avait seulement trois manières différentes de riposter : « Parce que c'est comme ça » ; « Peut-être que oui, peut-être que non » et « Il faudrait essayer[14] ». Toutefois, à partir du moment où l'auteur s'interroge sur la capacité du nain à le comprendre et à comprendre ce qu'il dit étant donné qu'ils ne partagent pas la même langue, une langue que l'auteur lui-même ignorait et était incapable de définir ou d'en dessiner les limites, toute communication avec le nain devient obsolète voire cesse d'exister, comme si le fait de dénommer la langue, voire d'établir des catégorisations à l'intérieur de celle-ci, brouillait sa fonction communicative, comme si vouloir diviser la population en deux groupes sociaux en fonction de leur langue empêchait toute tentative d'intercompréhension.

Pour revenir à notre cas d'étude, nous pouvons nous demander pourquoi au bout de dix ans, l'enfant a sombré dans le mutisme voire dans la surdité l'empêchant d'être réceptif aux paroles de son entourage, et plus particulièrement aux paroles de ses parents, aux côtés desquels il devait apprendre sa langue maternelle qui est l'arabe marocain. Arrivé au lycée français à dix ans, le jeune Mehdi maîtrise le français appris au travers de ses nombreuses lectures, mais aucun indice ne nous est livré par l'auteur quant à sa maîtrise de l'arabe dialectal, si ce n'est qu'il ne comprend pas quand on lui parle en arabe, ou du moins le sens de certains mots lui échappe. Ainsi, on peut finalement en déduire qu'il n'a pas été exposé longtemps à cette langue. Peut-être n'était-il pas sensible à celle-ci étant donné que le français prédominait même dans sa sphère intime et occupait plus d'espace dans son univers familial et plus tard extra-familial, quand il va commencer son périple vers le lycée Lyautey. L'arabe marocain étant réservé à la sphère familiale, il ne voyait pas l'utilité de l'adoption de cette langue. Pourtant, une fois exposé au monde, et ce à partir du moment où il quitte Béni-Mellal pour rejoindre Casablanca, il se rend compte que la langue constitue un réel handicap, l'empêchant d'entreprendre une conversation, quoique forcée dans la plupart des cas, avec les personnes chargées de l'amener à bon port, bien qu'il soit socialement intelligent et conscient du fait qu'il doit déployer telle langue et non pas telle autre en fonction de son interlocuteur.

La complexité de la situation linguistique de notre jeune protagoniste viendrait donc en premier lieu du fait qu'il se sent étranger, du point de vue linguistique, à l'intérieur

[14] Laroui, Fouad (2001), « Le jour où le nain cessa de parler », *in* Sebbar, Leïla (dir.), *Une enfance outremer*, Seuil, Paris, p. 148.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

même de sa famille. En effet, alors qu'il est plongé dans ses lectures en français, il s'éloigne de plus en plus des autres membres de sa famille qui eux ne maîtrisent pas ou très peu cette langue. Nous reprenons la citation suivante d'El Ouardirhi :

> Quand la francophonie atteint son paroxysme et fait coïncider la langue de l'ancien colonisateur avec la langue de cœur, la langue d'adoption, elle plonge insidieusement l'identité dans la confusion. Si Mehdi semble étranger au sein de sa propre famille, et donc au sein des siens, de sa propre communauté, c'est que la distanciation prise à l'égard de la langue de son pays participe au processus d'éloignement des siens[15].

Nous pensons que la conclusion d'El Ouardirhi serait vraie si le jeune Mehdi avait été initié à cette langue. Or, il n'en est rien. Il parle français parce que le français est la langue de l'école, la langue de lecture, la langue qui lui permet d'échanger avec sa sœur et son frère, et dans une moindre mesure avec ses parents. Non pas qu'il ne le fait pas mais il le fait sans pour autant être compris des siens, ou peut-être est-ce lui qui ne comprend pas tout à fait ce qu'il avance pourtant avec assurance. En effet, l'auteur nous dit que : « [L]es mots vinrent d'eux-mêmes […], mille mots emmagasinés pour leur sonorité chatoyante, mille expressions d'autant plus séduisantes qu'il ne les comprenait qu'à demi, se bousculaient dans sa tête[16] ». C'est donc l'image acoustique des lettres du français qui l'intéresse, et dans une moindre mesure son sens, non pas qu'il ne soit pas curieux, mais parce que, nous le pensons, à ce stade il n'avait pas encore les moyens d'en vérifier le sens en contexte. Comment donc pourrait-il renier une langue qu'il n'a jamais connue et à laquelle il n'est exposé que de manière très ponctuelle étant donné que les seules bribes de langue qu'il entend sont les ordres de ses parents ?

> Avec son père et sa mère, un *modus vivendi* insolite s'était établi : on lui parlait le plus souvent en dialectal – il s'agissait de quelques phrases, toujours les mêmes (« Mange ! », « Va te laver les mains ! », « Il est temps de dormir ! », « As-tu fait tes devoirs ? ») – et il répondait dans le français de la Comtesse[17].

Dans *Méfiez-vous des parachutistes*, l'ingénieur Machin souligne à son tour l'usage très restreint de l'arabe marocain au sein de sa famille : « Peu d'échanges avec ma mère, et toujours concernant le boire (de l'eau) et le manger[18] ». Pourtant plusieurs indices dans *Une année chez les Français* nous montrent qu'il comprend bel et bien l'arabe marocain, même s'il est dépossédé de moyens linguistiques pour y répondre. Ainsi, quand Miloud lui demande si les deux dindons étaient à lui, « l'enfant ni[e] de toutes ses forces, sans émettre le moindre son[19] ».

[15] El Ouardirhi, Sanae (2017), « Un roman d'apprentissage marocain. *Une année chez les Français* », *Littérature et culture arabes contemporaines « L'enfance dans la culture arabe contemporaine »*, n° 5, Classiques Garnier, Paris, p. 178.
[16] Laroui, Fouad, *Une année chez les Français*, *op. cit.*, p. 163.
[17] *Ibid.*, p. 44.
[18] Laroui, Fouad, *Méfiez-vous des parachutistes*, *op. cit.*, p. 91.
[19] Laroui, Fouad, *Une année chez les Français*, *op. cit.*, p. 11.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

Nous reprenons également une autre citation très pertinente à ce propos : « Mehdi baissa la tête, découragé. Comment raconter tout ce qu'il venait de vivre, depuis hier ? Où commencer ? Fallait-il parler du coiffeur sadique ? Du chat sur la terrasse ? De la camionnette ? De la panne ? Des Indiens Jivaros ? Des brochettes ? De la *g'naza* ?[20] ». À travers le psycho-récit que relate l'auteur, psycho-récit qui se mêle toutefois au monologue intérieur, on peut comprendre que le jeune Mehdi a dans son répertoire quelques mots d'arabe marocain qui renvoient à des *realia* propres au Maroc. L'usage de l'arabe marocain dans les cas recensés est bien curieux. En effet, on pourrait se demander pourquoi Mehdi ne fait pas le choix de les exprimer par des mots ou notions équivalentes en français. Nous proposons d'exposer deux hypothèses à ce sujet. La première est que, étant plongé toute sa vie dans des lectures en français, il se peut que les rites funéraires rencontrés au gré de ses lectures ne correspondent pas à ceux qu'il a pu observer au Maroc, ce qui le conduit à en déduire qu'il ne s'agit probablement pas de la même cérémonie. La deuxième hypothèse serait que le jeune Mehdi, n'adhérant pas à la cérémonie en question, dont il peine à comprendre les rites, utilise le mot arabe *g'naza* comme pour créer un effet de distanciation par rapport à son discours. Nous avons écarté l'hypothèse de l'absence d'équivalence entre les deux termes, étant donné que Mehdi semble à plusieurs reprises dans le texte en capacité de se créer un glossaire bilingue.

En outre, et bien que maîtrisant à la perfection la langue française, le jeune Mehdi peine à comprendre voire ne comprend pas du tout le discours de ses compatriotes quand ils y insèrent des mots venus d'ailleurs, un ailleurs qui lui est pourtant très familier mais qu'il peine à reconnaître du fait des déformations que les mots ont subies. En effet, la stratégie déployée par l'auteur pour remédier à l'inauthenticité des répliques de ses personnages semble faire défaut. Face à un discours entremêlé de mots étrangers pourtant parfaitement intégrés dans le dialecte marocain du fait du besoin qui sous-tend leur importation et leur emprunt (ils remplissent des cases vides dans le dialecte marocain ou encore se sont longuement imposés et se sont substitués aux mots issus de l'arabe classique), le jeune Mehdi dévoile une attitude d'incompréhension totale. En réalité, c'est le fait même de l'intégration de ces mots étrangers dans le dialecte marocain qui fait que le personnage est incapable de restituer les différentes phases d'intégration par lesquelles tel ou tel mot est passé. Nous rajouterons même que l'enfant aurait probablement du mal à concevoir le fait que deux mots appartenant à deux langues différentes peuvent se mêler. C'est pourtant une attitude assez fréquente chez les enfants bilingues. Toujours est-il que l'auteur brosse le portrait d'un enfant pour qui il y aurait des frontières entre les langues en usage. On pourrait même aller jusqu'à dire que l'attitude de l'enfant se conjuguerait avec une attitude puriste qui refuserait de voir que certains mots, en passant d'une langue à l'autre, peuvent être déformés et subir certains changements portant sur leur morphologie ou encore sur leur prononciation. En effet, l'incipit *in medias res* nous plonge dans le hall d'entrée du lycée Lyautey et confronte dans une première scène Miloud, le concierge du lycée, et Mehdi. Face à cette rencontre inattendue parce que surgissant tôt, l'auteur nous apprend que :

[20] *Ibid.*, p. 16.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

> Miloud fut le premier à reprendre ses esprits. Il grogna en français, avec un fort accent campagnard :
> - Qu'est-ce que *ti* veux ?
> Puis, se reprenant :
> - Où sont *ti* parents ?[21]

On pourrait suggérer que l'incompréhension viendrait du fait que le discours de Miloud contient un trait propre au français parlé au Maroc, celui du remplacement du son [e] par le son [i], une variété de français à laquelle Mehdi n'était jusque-là pas confronté. La complexité de la situation viendrait aussi du fait que le français auquel il a été exposé jusque-là est celui de la littérature. Rey Mimoso-Ruiz précise que :

> Les nombreuses références et citations livresques qui émaillent l'ensemble du texte laissent entendre que le vocabulaire familier à Mehdi appartient à un registre soutenu comme en témoignent les mentions récurrentes à la comtesse de Ségur. Plusieurs extraits des romans […] soulignent sa familiarité avec des expressions déjà vieilles d'un siècle[22].

Ce français ne correspond donc pas tout à fait au français qu'il entend dans la cour du lycée – un français dont les expressions figées lui échappent même s'il essaie tant bien que mal d'en déchiffrer la signification en décomposant le sens de chaque mot et en en faisant la somme. Il est donc, nous dit Rey Mimoso-Ruiz, « en total décalage[23] ». Face à des mots qui lui semblent barbares, il tente tout de même de leur trouver une explication en faisant de l'étymologie populaire, par le biais d'une reconstruction du mot en question à partir de son image acoustique, comme lorsque Mme Benarroch lui demande s'il a un patronyme. L'auteur nous rapporte son discours intérieur, détaché du corps du texte par un double marquage typographique, le recours aux parenthèses et à l'italique : « *C'était quoi, un pâtre onime ?*[24] ». Nous citons encore la réplique de M. Lombard, suivie du psycho-récit rapporté par l'auteur :

> « Voici la première de vos ouailles ». Il désigna Mehdi qui, ne connaissant pas le dernier mot prononcé par le surveillant général, fut vaguement inquiet de s'entendre qualifier de « *zouaï* ». C'était quoi, ça ? Une espèce d'oiseau ? Et pourquoi parlait-on de lui au féminin ?[25].

En outre, en lisant la notice écrite sur l'extincteur, le jeune Mehdi en déduit que les mots inscrits dessus « n'avaient pas de sens. Ils ne faisaient pas rêver[26] ». Ainsi, l'enfant semble conserver ce qui dans la langue française pourrait lui permettre un

[21] *Ibid.*, p. 10.
[22] Rey Mimoso-Ruiz, Bernadette (2016), « De Béni Mellal à Casablanca : à la découverte de l'Autre », *in* Fertat, Omar (dir.), *L'Autre et ses représentations dans la culture arabo-musulmane*, Presses Universitaires de Bordeaux, Bordeaux, p. 271.
[23] *Idem.*
[24] Laroui, Fouad, *Une année chez les Français*, *op. cit.*, p. 19.
[25] *Ibid.*, p. 22.
[26] *Ibid.*, p. 36.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

espace qui serait à même d'accueillir ses épopées, et rejeter tout ce qui se rapporte aux détails anodins de la vie quotidienne. « De même la découverte de l'argot le laisse totalement dépourvu : le "frichti" dont lui parle l'excentrique Dumont le déroute[27] » dit Rey Mimoso-Ruiz.

3.2 Rapport complexe à l'Autre

Le rapport à l'Autre peut s'avérer d'autant plus complexe que le jeune personnage maîtrise le français à la perfection alors que ce n'est pas sa langue maternelle. L'ingénieur Machin rapporte dans *Méfiez-vous des parachutistes* s'être rendu compte que « le français n'était pas non plus [s]a langue maternelle. Bel instrument, très efficace pour apprendre l'histoire, les sciences… […] Mais dès que les cigales se mettaient à chanter, [il] étai[t] *out*[28] ». Perçu comme un imposteur de la part des gens qu'il rencontre au lycée Lyautey, il ne saisit pas encore les raisons de ce mépris. Né quelques années après l'indépendance du Maroc, il n'incarne pas pour autant les combats que d'autres personnages de la littérature maghrébine et plus particulièrement marocaine mènent face à une situation d'entre-deux. Ce combat, il va l'intérioriser en se confrontant à l'Autre. C'est donc sans idées préconçues, si ce n'est celles qu'il a incarnées à travers ses lectures mêlant réalité et fiction, qu'il affronte l'Autre. Il va apprendre au cours de cette année scolaire à connaître l'Autre, sans pour autant s'effacer, même s'il a tenté à plusieurs reprises de s'assimiler à lui pour effacer ses différences. Il conclura à la fin de son périple que l'important est de savoir être à la bonne distance de l'Autre. Une distance qui lui garantit à lui aussi son indépendance et sa liberté.

Enfin, ce rapport à l'Autre est complexe parce qu'il se retrouve dans une famille qui est plurilingue mais lui ne l'est pas pour autant. L'affection semble avoir une emprise sur le personnage de Mehdi qui s'applique dans l'usage des langues suivant qu'il affectionne ou non la langue en question. En effet, il ne peut se définir à partir de ce qu'il n'est pas. Placé dans un contexte un peu plus large que celui de sa famille, il est Marocain, né à une époque où le Maroc vit une diglossie arabe littéraire/arabe marocain et un bilinguisme arabe marocain/français au niveau de la population locale, sans compter le *tamazight* voire les autres variétés du berbère présentes dans le royaume chérifien. De ce schéma linguistique complexe, notre jeune protagoniste ne semble posséder que la langue française et quelques mots d'arabe marocain appris de-ci de-là, qu'il réussit à comprendre sans pour autant se les approprier, puisqu'il n'en fait jamais usage. Ils lui servent de tremplin pour garder un semblant de lien social avec les autres membres de sa communauté, un lien qui semble être rompu puisqu'il n'est pas soucieux d'exprimer son ressenti par rapport à ce qu'on lui dit. Il se contente parfois de commenter certains usages ou encore s'essaye à de l'étymologie populaire mais il ne cherche jamais à comprendre en se confrontant à l'Autre. Peut-être est-ce la peur de ne pas posséder les codes de sa propre culture qui le freine et l'empêche ainsi de nouer des liens avec ses proches.

Évoquant le souvenir des fins de semaines passées chez sa tante et son mari durant ses années de lycée, Laroui, à travers le personnage de l'ingénieur Machin, regrette

[27] Rey Mimoso-Ruiz, Bernadette, « De Béni Mellal à Casablanca : à la découverte de l'Autre », *op. cit.*, p. 271.
[28] Laroui, Fouad, *Méfiez-vous des parachutistes*, *op. cit.*, p. 92.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

dans *Méfiez-vous des parachutistes*, de ne pas avoir été en mesure d'échanger avec le mari de sa tante, chargé de le ramener à l'internat. « Sept ans durant j'ai joui de l'hospitalité et de la générosité d'un homme avec lequel je n'ai pas échangé un seul mot. […] De quoi naît cette circonstance : avoir été *en étrange pays dans mon pays lui-même*[29] ». Plus tôt dans le roman, il admet : « Hors le lycée, j'étais un étranger dans ce maudit Casablanca[30] », soulignant encore une fois les difficultés qu'il avait à créer des liens avec les membres de sa communauté. « Enfant, je me sentais vilain petit canard. On me canardait, de cailloux et de projectiles divers, dans la rue. On m'appelait le Français… Essaie d'être populaire à Fquih Ben Salah ou à Kasbah Tadla, avec un tel surnom…[31] », nous dit-il encore. Nous reprenons à ce titre la citation suivante d'El Ouardirhi :

> Avec les auteurs marocains ou maghrébins de la nouvelle génération, et Laroui en particulier, on touche à quelque chose de paradoxal : le sentiment d'exil au cœur de la culture d'origine même. Il s'agit de se trouver « sans patrie » dans son pays natal avant même l'expérience du déracinement[32].

Pour conclure, nous dirons donc que le rapport complexe qu'entretient l'enfant avec les différentes langues avec lesquelles il est en contact, ainsi qu'avec les différents acteurs, qu'ils se rattachent à la société française ou marocaine, avec lesquels il est en interaction, intervient dans la construction de son profil linguistique dans l'œuvre de Laroui, un profil qui se confond avec celui de l'auteur mais qui se veut surtout représentatif de différentes générations de locuteurs qui s'y identifient. L'œuvre de Laroui peut certes se lire comme une œuvre individualisée, mais sa mise en perspective de la complexité de la situation linguistique au Maroc et de la diaspora fait que le roman peut être lu comme une tentative de l'auteur d'exposer cette situation et de légitimer sa présence.

Bibliographie

Benayoun-Szmidt, Yvette (2018), « Entretien. "À la rencontre de Fouad Laroui" », *in* Redouane, Najib ; Bénayoun-Szmidt, Yvette ; Rey Mimoso-Ruiz, Bernadette (dir.), *Fouad Laroui*, L'Harmattan, Paris, p. 351-360.

Cheddadi, Abdesselam (2010), « "Au fond, je suis laïque : j'estime que la religion est une affaire privée. Mais vouloir une vraie laïcité, tout de suite, c'est utopique". Entretien avec Fouad Laroui », *Le Magazine littéraire du Maroc*, n°6, Témara, p. 8-11.

El Ouardirhi, Sanae (2017), « Un roman d'apprentissage marocain. *Une année chez les Français* », *Littérature et culture arabes contemporaines « L'enfance dans la culture arabe contemporaine »*, n°5, Classiques Garnier, Paris, p. 171-181.

El Ouardirhi, Sanae (2018), « Paratopie spatiale et paratopie créatrice chez Fouad Laroui », *in* Redouane, Najib ; Bénayoun-Szmidt, Yvette ; Rey Mimoso-Ruiz, Bernadette (dir.), *Fouad Laroui*, L'Harmattan, Paris, p. 313-323.

[29] *Idem.*

[30] *Ibid.*, p. 91.

[31] *Ibid.*, p. 90.

[32] El Ouardirhi, Sanae (2018), « Paratopie spatiale et paratopie créatrice chez Fouad Laroui », *in* Redouane, Najib ; Bénayoun-Szmidt, Yvette ; Rey Mimoso-Ruiz, Bernadette (dir.), *Fouad Laroui*, L'Harmattan, Paris, p. 315.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

Hagège, Claude, *L'enfant aux deux langues*, Odile Jacob, Paris, 2005.

Laroui, Fouad, *Méfiez-vous des parachutistes*, Julliard, Paris, 1999.

Laroui, Fouad (2000), « Je hais toutes les langues », *Revue des deux mondes « France-Maghreb, parole des deux rives »*, La Table Ronde, Paris, p. 49-55.

Laroui, Fouad (2001), « Le jour où le nain cessa de parler », *in* Sebbar, Leïla (dir.), *Une enfance outremer*, Seuil, Paris, p. 145-156.

Laroui, Fouad, *Une année chez les Français*, Julliard, Paris, 2010.

Laroui, Fouad, *Le drame linguistique marocain*, Zellige, Léchelle, 2011.

Noiray, Jacques, *Littératures francophones*, t. I : « Le Maghreb », Belin Sup Lettres, Paris, 2000.

Redouane, Najib ; Bénayoun-Szmidt, Yvette ; Rey Mimoso-Ruiz, Bernadette (dir.) (2018), *Fouad Laroui*, L'Harmattan, Paris.

Rey Mimoso-Ruiz, Bernadette (2016), « De Béni Mellal à Casablanca : à la découverte de l'Autre », *in* Fertat, Omar (dir.), *L'Autre et ses représentations dans la culture arabo-musulmane*, Presses Universitaires de Bordeaux, Bordeaux, p. 267-278.

Rey Mimoso-Ruiz, Bernadette (2019), « La diglossie au Maroc : un paradoxe culturel vers une littérature monde ? », *Revue nordique des études francophones*, vol. 2, n°1, Stockholm University Press, Stockholm, p. 22-31.

Rollo, Alessandra (2020), « La littérature de l'entre-deux et le regard sur la langue française : Enjeux linguistiques et identitaires dans l'œuvre de Fouad Laroui », *Altre Modernità « Regards francophones sur paysage français »*, n°23, Milan, p. 11-26.

Weinreich, Uriel, *Language in contact : Findings and Problems*, n°1, Linguistic circle of New York, New York, 1953.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205